sa position en Europe. Le dernier jour de la bataille près de Smolensk, l'année précédente, en est un exemple. Cette bataille aurait pu, elle aurait dû même se terminer par l'anéantissement complet de l'armée de Barclay; et, s'il en eût été ainsi, elle aurait probablement assuré la paix dans des conditions acceptables en tous points par l'Empereur des Français. La bataille de Bautzen, qui allait avoir lieu, en est un autre exemple.

Les Alliés, comptant environ 150,000 hommes, avaient pris une très forte position, leur gauche s'appuyant sur les montagnes de la Bohême, et l'avaient solidement fortifiée. Cette position avait, cependant, un défaut très grave : elle n'avait qu'une seule ligne de retraite. Le coup-d'œil rapide de Napoléon le saisit immédiatement et il dressa ses plans en conséquence. Son intention était de l'attaquer de front lui-même avec environ 80,000 hommes, tandis que Ney avec environ 70,000 hommes tomberait sur le flanc droit et l'arrière des Alliés, pour les couper de leur seule ligne de retraite. Mais l'inscription tracée sur le mur avait déjà condamné Napoléon à une perte définitive; et là, comme dans tout le reste des événements de sa carrière, la coupe du succès s'éloigna de ses lèvres au moment même où il allait y boire. Ney échoua dans la mission qui lui avait été confiée et pour l'exécution de laquelle il s'était mis en mouvement dans la matinée. Les Prussiens tenaient

la droite de la position des Alliés. Blücher, qui les commandait, avait détaché pour protéger ses derrières une petite force d'infanterie et d'artillerie qui eut à combattre. Au lieu de presser sa marche le long de l'arrière-garde de l'Armée Alliée, pour lui couper la retraite et l'attaquer par derrière pendant que Napoléon l'attaquerait de front, Ney laissa arrêter son mouvement et changer sa direction par cet insignifiant détachement Prussien. Ce combat, cependant, éveilla bientôt chez Blücher le sentiment de l'extrême péril que couraient ses troupes et il recula immédiatement en bon ordre. Barclay, avec ses Russes, remplissait le rôle d'arrière-garde et, ayant fait face à l'ennemi tant que dura le jour, il se retira aussi sans être inquiété pendant la nuit. Ce fut entièrement de la faute de Ney s'ils parvinrent à s'échapper du piège si bien tendu par Napoléon pour s'emparer d'eux avec une armée de moitié moins forte que les leurs. Telles sont les éventualités de la guerre, même sous la direction personnelle d'un aussi grand capitaine que Napoléon. En somme, Ney n'avait réussi qu'à faire sortir les Alliés d'une position dans laquelle Napoléon se proposait de les détruire et où ils auraient dû être détruits si ses ordres avaient été habilement exécutés. Si l'Empereur avait laissé Ney attaquer de front pendant que lui-même dirigeait le mouvement tournant, Bautzen eût incontestablement été l'une des victoires les plus

complètes qu'il eût jamais remportées. On peut en effet difficilement mettre en doute qu'il eût presque reconquis d'un seul coup son ancienne situation en Europe. Toutes les forces effectives des Russes et des Prussiens sur le théâtre des opérations eussent été irrémédiablement anéanties. L'Autriche, qui attendait pour voir de quel côté inclinerait la victoire, se serait détachée de l'Alliance ; il aurait pu alors aisément écraser les troupes rassemblées à Berlin ; et les provinces, qui plus tard devinrent le terrain de recrutement des armées qui devaient être employées contre lui, fussent restées soumises, tenues sous le joug par ses légions triomphantes.

Bautzen et Lutzen furent de sanglants combats pour les deux parties adverses, mais ni l'un ni l'autre n'amena aucun résultat décisif. Il se peut bien, en effet, que l'Empereur, déçu, se soit écrié dans sa colère : « Quel massacre pour rien ! » Quoique les Alliés eussent encore fait une bonne retraite après Bautzen, l'opinion générale en Europe fut que Lutzen et Bautzen avaient été de véritables victoires Françaises. Elles affirmèrent de nouveau la supériorité militaire de Napoléon et affaiblirent l'influence des sociétés secrètes, qui, alors en plein épanouissement dans l'Europe centrale, s'efforçaient de dissoudre la Confédération du Rhin et d'amener la chute de l'Empereur. Toute armée alliée est affaiblie par la jalousie

nationale des troupes employées — sentiment souvent augmenté sérieusement par la rivalité et l'envie de leurs chefs respectifs. Dans ces circonstances, un esprit de malveillance s'était déjà élevé entre les deux armées alliées. Les Prussiens attribuaient leur défaite à l'incapacité de Wittgenstein et les Russes commençaient à murmurer d'avoir à livrer des batailles pour défendre le territoire Prussien.

La ligne de retraite naturelle et sûre pour les armées alliées de Prusse et de Russie eût été au nord, vers la Prusse et la Pologne. Se retirer en Silésie dans la direction de l'est, le long de la frontière Autrichienne, c'était la perte certaine, si l'Autriche était réellement et franchement neutre, comme elle affirmait l'être. Une telle ligne de retraite eût permis à Napoléon de les pousser sur le territoire Autrichien. En raison de la politique tortueuse qui caractérisait alors le Cabinet de Vienne, il est difficile de conjecturer ce qui serait advenu si Napoléon, par une rapide poursuite, eut rejeté l'armée Russo-Prussienne en Bohême. La main de l'Autriche eût été forcée, ce qu'elle était très désireuse d'éviter, car, par-dessus tout, elle cherchait toujours à gagner du temps. Tant qu'elle protestait de sa neutralité, elle eût été obligée de désarmer les troupes qui se seraient refugiées sur son territoire. Bien qu'elle prétendît toujours être une alliée, la ligne de retraite adoptée par les Russes et les Prussiens après Bautzen

fit soupçonner à Napoléon l'existence d'une entente secrète entre son beau-père et ses ennemis ouvertement avoués. Les éventualités que l'adhésion de l'Autriche à la Coalition eussent ouvertes semblent avoir tellement frappé Napoléon, qu'il fut entrainé à ce qui est généralement reconnu comme une des plus fatales erreurs qu'il ait jamais commises. Il fit faire halte à ses armées, arrêta tout mouvement en avant, accorda un armistice — auquel les Alliés ne furent que trop heureux de consentir — et des négociations pour la paix s'ouvrirent à Prague. Cela donnait du temps aux Alliés, et le temps était ce que ceux-ci, et l'Autriche en particulier, désiraient le plus. La Russie en avait besoin pour faire avancer les grandes levées faites pendant l'enthousiasme de l'année précédente et qui depuis avaient été converties en soldats; mais d'énormes distances et de mauvaises routes séparaient Saint-Pétersbourg, Moscou, et les provinces Russes encore plus éloignées de la Bohême, dont les frontières étaient devenues alors le théâtre des opérations. Le temps ainsi gagné permit à la Prusse de compléter les rangs dégarnis de son armée avec les soldats bien exercés fournis par le système du service de courte durée, créé par le génie de Scharnhorst, Gneisenau, et Stein. Il permit aux sociétés secrètes, alors soutenues par de puissants gouvernements, de saper les véritables fondements de la puissance de Napoléon, même

dans les États Germaniques où sa parole faisait encore loi; et enfin, et ce ne fut pas le moindre résultat, il donna aux souverains qui cherchaient à le renverser, le temps d'obtenir de l'Angleterre les subsides dont avaient tant besoin des états appauvris par ses guerres, son Système Continental, et les exactions de ses armées.

Napoléon désirait la paix, mais les conditions qu'il demandait étaient déraisonnables, tandis que celles offertes par l'Autriche étaient justes et sensées. Il avait alors relevé l'honneur de l'armée Française après ses accablants malheurs de l'année précédente. Sa patrie surchargée d'impôts était dégarnie d'hommes recrutés pour ses guerres. Il savait qu'elle aspirait à la paix, et les meilleurs de ses Maréchaux lui représentaient l'inutilité de nouvelles hostilités. Mais son orgueil ne lui permettait de faire la paix qu'aux conditions les plus dures, dont les événements de cette campagne, du moins, ne justifiaient pas la demande. En cette occasion qui, selon moi, marque le point tournant dans sa carrière, il ne montra certainement pas la grande sagesse dont il avait fait preuve dans presque toutes les autres circonstances sérieuses de sa vie. Il se méprit incontestablement sur la puissance des forces, des forces morales surtout, contre lesquelles il avait alors à lutter. Son indomptable énergie et le grand mécanisme dont il avait hérité de la Révolution comme son exécuteur — et dans

plus d'un sens il fut aussi sa personnification — l'avaient jusque-là mis en état de faire parler le temps en sa faveur. Et habituellement il parle en faveur du despote qui a à combattre contre une confédération de nations depuis longtemps constituées, liées par des traditions surannées et peut-être embarrassantes de procédés militaires. Mais il ne luttait plus contre des gouvernements en désaccord avec l'époque, qui se battaient de leur mieux uniquement pour un état de choses politique archaïque, avec des armées composées de recrues mal disposées. Il avait alors à faire face aux chefs d'une Europe presque unie, et chaque nation était encore plus désireuse que ses chefs de le renverser.

Si les Alliés étaient sincères en désirant la paix, Napoléon aurait dû la conclure après Bautzen ; s'ils ne l'étaient pas et s'ils voulaient seulement le leurrer afin de gagner du temps, il aurait dû percer leur fourberie, les presser vigoureusement avant que leurs renforts ne pussent arriver, et les forcer à faire la paix aux conditions sur lesquelles l'Autriche déclarait être disposée à négocier.

Jusqu'ici, j'ai dit peu de chose, je n'ai même rien dit de la guerre que l'Angleterre soutenait contre Napoléon dans la Péninsule. Et pourtant, quand finalement fut prise la rigoureuse résolution du Czar et de ses alliés de poursuivre la guerre jusqu'à la dernière

extrémité, il faut bien admettre que ce fut la guerre continuée par l'Angleterre contre la France en Espagne sur terre, et dans le monde entier sur mer, en même temps que la pression qu'elle fit peser sur Napoléon au moyen de ses énormes subsides qui le perdit définitivement. L'ulcère Espagnol, qui depuis 1808 rongeait la force de l'armée Française, se déclarait maintenant nettement contre la puissance de Napoléon en Allemagne. Les défaites successives essuyées par ses Maréchaux au delà des Pyrénées avaient sérieusement réduit le nombre des troupes Françaises en état de servir ailleurs. Mais, jusque-là, les victoires de Wellington n'avaient eu qu'un effet local ; car l'armée Française en Espagne avait toujours été de beaucoup supérieure en nombre à la sienne, qui fut, en somme, la seule force organisée que Napoléon eut à y combattre. Et ceci est tellement vrai, que seule l'impossibilité d'un accord véritable entre les Maréchaux Français permit à Wellington de conserver son armée et d'être en état de battre ses adversaires séparément l'un après l'autre. Mais en 1813, il en était tout autrement. La bataille de Vittoria — livrée le 21 Juin — dépassa la portée d'une simple victoire locale. Non seulement ce fut un écrasement, un coup final pour la puissance de Napoléon en Espagne, mais elle laissait encore le sud de la France ouvert à l'invasion de l'armée Anglo-Portugaise de Wellington avec toutes ses

conséquences, à un moment où l'Autriche, la Prusse, et la Russie se préparaient à l'envahir à l'est. Cette victoire de Wellington eut incontestablement une grande influence sur la conduite de l'Autriche durant l'armistice et les négociations de Prague.

Lorsque les hostilités recommencèrent le 11 Août, les forces Alliées en Allemagne — environ 500,000 hommes, avec 1,800 canons — étaient réparties entre les trois armées suivantes : la principale, en Bohême, sous Schwarzenberg, d'environ 320,000 hommes; celle de Blücher, en Silésie, d'environ 95,000 hommes; et celle de Bernadotte, à Berlin, d'environ 90,000 hommes. Il y avait aussi quelques divisions, environ 40,000 hommes en tout, employées à surveiller les garnisons Françaises de Dantzig et de Hambourg; et derrière tout cela, les réserves se montaient à environ 250,000 hommes. Dans ces effectifs des Alliés, ne sont pas comprises les troupes en Espagne sous Wellington, ni les forces Autrichiennes en Bavière et en Italie.

Après tous les grands efforts de Napoléon, il ne lui restait de disponibles pour les opérations de campagne sur l'Elbe et au-delà de l'Elbe, qu'environ 400,000 hommes et 1,200 canons.

Les Alliés se décidèrent pour le plan d'opérations suivant : Bernadotte couvrirait Berlin et chasserait Davoust de Hambourg ; Blücher attaquerait l'ennemi

de front, tandis que Schwarzenberg, avec la principale armée, opérerait contre ses communications. Ce dernier mouvement serait, pensait-on, considérablement facilité par le système montagneux qui forme la frontière septentrionale de la Bohême.

L'armée de Schwarzenberg, avec laquelle étaient le Czar, l'Empereur d'Autriche et le Roi de Prusse marcherait derrière l'abri de ces montagnes et tomberait sur les défenses de l'Elbe, attaquant Dresde par le sud et s'il était possible par l'est.

L'armée de Bernadotte à Berlin augmentait continuellement en force et en puissance. Son noyau se composait de Suédois qu'il avait amenés avec lui du nord, d'une poignée d'Anglais, de quelques Russes, et de l'embryon d'une armée Prussienne que devaient compléter des réservistes et des recrues. Ces Prussiens, tous empressés pour ce qu'ils sentaient maintenant être une guerre nationale, rejoignaient en grand nombre, remplis à la fois d'enthousiasme patriotique et de haine ardente contre les Français. L'armée de Bernadotte était une source de grande inquiétude pour Napoléon, qui prévoyait, s'il ne l'écrasait pas tout de suite, tandis que son manque d'organisation la rendait encore faible, qu'elle deviendrait une formidable épine dans son flanc gauche quand il s'avancerait au delà de l'Elbe. Blücher, par son ardent patriotisme, communiquait à son armée de Silésie une

valeur et une importance bien supérieures à son effectif; et le corps du Général York, qui en formait une partie, ajoutait également à son importance parce qu'il avait été en Russie avec Napoléon et avait été le premier à l'abandonner.

Mais malgré leur supériorité numérique, les Alliés redoutaient toujours d'attaquer le grand maître de la guerre lui-même. Impressionnés sans doute par leur insuccès de la première période de la campagne et aussi par leur rapide retraite à Lutzen et à Bautzen, qui avait rendu le résultat de ces victoires Françaises presque nul pour Napoléon, ils se décidèrent à une nouvelle manière de procéder qu'ils s'efforcèrent de suivre pendant le reste de la guerre et qui consistait, toutes les fois qu'ils pourraient surprendre des Maréchaux Français à attaquer hardiment leurs armées; mais, si Napoléon était présent, de battre en retraite et d'éviter une bataille. Cette tactique devint fatale à la plupart des projets de Napoléon, car bien que dans la suite de la campagne il fit beaucoup de mouvements rapides et de marches forcées, dans l'espoir d'obliger ses ennemis à combattre, il échoua toujours. Partout où il paraissait, le général en chef Allié menacé se retirait devant lui, comme un *ignis fatuus*.

Il est très possible, néanmoins, qu'aucun des souverains Alliés n'eut sérieusement envisagé la déchéance de Napoléon par la force et n'eut encore moins formulé

un plan quelconque pour l'amener. Mais pour celui-ci, il devait être très évident que si son armée était vaincue, ou si même il ne remportait pas entre l'Elbe et l'Oder la grande victoire sur laquelle se concentraient toutes ses espérances, il se trouverait bientôt sur le sol Français et forcé de défendre la frontière du Rhin. Déjà Wellington menaçait d'envahir le Midi, et l'Empereur sentait qu'il pourrait mieux défendre les Pyrénées par un coup de maître, comme jadis, en Allemagne. Sa meilleure chance consistait donc en une vigoureuse offensive au-delà de l'Elbe, dont il occupait tous les passages depuis Lutzen. Les places fortes en son pouvoir en faisaient une bonne base fortifiée poussée en avant en Allemagne, de derrière laquelle il pourrait frapper ses coups en toute sécurité. Son plan était d'opérer en trois armées : une sous les ordres d'Oudinot contre Berlin, une autre sous Macdonald contre Blücher, tandis que, avec une grande force au centre, sous son commandement immédiat, il serait à même de renforcer rapidement l'une ou l'autre de ces armées, de façon à la rendre, à un moment donné, bien supérieure en nombre à son adversaire. Outre ces armées, les corps de Vandamme, Saint-Cyr, Victor, et Poniatowski, étaient destinés à tenir l'Elbe et à surveiller la Bohême.

On peut à juste titre trouver ce plan de campagne extrêmement ambitieux et développé sur un trop

grand théâtre, quand on se rappelle combien son armée était numériquement inférieure aux forces Alliées déployées contre lui. C'était un coup hardi, un énorme risque pour la conquête de l'Empire Universel auquel il aspirait depuis si longtemps. Pour le former, il semble avoir ignoré les désastres de l'année précédente et avoir refusé de reconnaître que sa renommée et la crainte qu'il inspirait à toutes les nations n'étaient plus ce qu'elles avaient été avant qu'il ait fait traverser le Niémen à ses armées. Mais dans son opinion c'était la seule marche sûre à suivre, s'il voulait reconquérir son ancienne autorité en Europe et ramener les souverains à leur précédent état de vasselage. Un grand, un éclatant succès militaire était le premier point, le point important essentiel pour son plan, et il était tout aussi convaincu des difficultés qu'il rencontrerait avant de pouvoir le mettre à exécution que des dangers que la lutte entraînerait pour son trône. Cette politique, qu'il adopta délibérément, allait de pair avec le « qui ne risque rien n'a rien », le « tout ou rien » du joueur, qui, ayant eu pendant longtemps une heureuse série de chances, se trouve presque ruiné par un coup malheureux sur lequel il a déraisonnablement risqué son tout.

S'apercevant que Blücher était le premier à se mettre en mouvement, Napoléon ouvrit la campagne par une marche rapide pour appuyer Macdonald. Mais

avant que Napoléon pût rien faire contre le vétéran Prussien, celui-ci avait reculé, après s'être assuré que l'Empereur était avec l'armée qu'il avait devant lui.

Au même moment, Napoléon apprenait que la principale armée des Alliés franchissait la frontière de Bohême dans l'intention évidente d'attaquer Dresde. Il revint immédiatement sur cette ville, en rassemblant sur sa route toutes ses forces de la frontière de Bohême.

Gouvion Saint-Cyr avait été chargé de la défense de Dresde, mais les fortifications démantelées de cette place, que Napoléon avait ordonné de réparer, étaient encore en très mauvais état. Napoléon avait l'intention de traverser l'Elbe près de la frontière de Bohême et, tandis que Gouvion Saint-Cyr arrêterait l'Armée Alliée de front, de tomber sur ses derrières et, lui coupant toutes ses lignes de retraite, de la détruire totalement. Grandiose combinaison, digne du grand génie qui la formait. Mais Gouvion Saint-Cyr lui envoya une dépêche pressante pour lui dire qu'il ne pouvait se charger de défendre Dresde dans l'état où se trouvait cette place en ce moment. Un autre plan devenait donc nécessaire et il fut conçu sur l'heure. Il ordonna à Vandamme d'occuper, avec 30,000 hommes, une position dans les gorges de l'Erzgebirge, sur la ligne de retraite des Alliés, et se dirigea lui-même sur Dresde avec le